

Elle me satisfait; je ne l'imaginai pas différente, je ne la voudrais pas autrement. L'œuvre se mesure aux dimensions bornées de cet esprit court. Elle s'harmonie aux banalités de ce caractère qui fut atroce, sans aucun des élans par où se marque la virilité, sans un seul des emportements par où s'échappe le cœur; elle s'accorde avec cette intelligence pleine d'astuce et dépourvue du vrai sens politique, qui sut bien lancer des flottes à travers l'Océan et pousser des armées au plus mauvais des aventures, mais qui laissa vide le trésor et la gloire du pays diminuée. L'Escorial est fait à l'image de son maître. Plus franchement féroce, l'âme du monarque eût gagné quelque relief; plus sourcilleux et plus rigide, le monument eût pris quelque majesté; une apparente modération les vulgarise l'un comme l'autre. A distance, le roi grandit de tout l'effroi qu'inspire son règne; le palais en fait autant. De près, la construction aussi bien que le despote se rabat, se ternit, s'embrouille: et pour m'en tenir au monument, on ne saisit plus dès qu'on y pénètre qu'un dédale de murailles, de cours, de défilés sous terre ou dessus, le tout formant un amas monotone, sans ampleur comme sans beauté.

Au fort de la bataille de Saint-Quentin, Philippe II en conçut l'idée. Il avait logé son courage entre deux confesseurs; promettant à l'Église maintes fondations pieuses si l'Église lui donnait la victoire, mais pensant bien qu'en tout cas il ne se battrait plus. Aussi Bragance de s'écrier: « Pour avoir fait si grand vœu, il faut avoir eu grande peur. »

Dans la pensée de Philippe II, l'Escorial devait être un couvent: il le fut. Le palais proprement dit, qui regarde le des poblado, ne donne au monastère qu'une insignifiante adjonction.



Jean de Tolède commença l'édifice que termina son élève Herrera.

Le bâtiment achevé, Philippe II s'y blottit et n'en bougea plus. Il y expira en septembre 1598, après avoir vécu quatorze années derrière ces murailles, à demi roi, moine à demi, pâle effigie de son père Charles-Quint, et se vantant, caché dans le fond de sa tanière (disons ramassé au centre de sa toile) : de gouverner la moitié du monde avec un pouce de papier.

A l'heure qu'il est, deux cents séminaristes ont pris la place des religieux <sup>1</sup>.

Vous avez l'aspect, entrons.

Un tunnel, bâti par Charles III pour franchir à pied sec la distance qui sépare le palais du couvent (il pleuvait, paraît-il, alors comme aujourd'hui), nous mène au centre de l'édifice.

Les cours intérieures s'entourent de cloîtres aux arcs pesants ; quelques vieilles peintures en décorent les galeries.

Je vous l'avoue, en ces lieux qui ont gardé la contrainte avec l'ennui monastique, les fresques naïves nous ont longtemps retenus. Leur ton criard, la maladroite candeur des images, ces naïvetés à tout rompre, forment un contraste piquant avec l'impénétrable mystère des pensées que promenait ici le monarque. Les souvenirs lugubres qui écrasent cette atmosphère chargée de miasmes despotiques et de langueurs conventuelles en sont atténués. Que vous dirai-je, on y voit des gloires nationales barbouillées à tire de pinceau. Les généraux, plantés à cheval sur quel-

<sup>1</sup> Les monastères, on le sait, sont abolis en Espagne.

que taupinière, mènent de formidables batailles ; la flotte hollandaise glisse entre deux carreaux d'épinards ; les quatre escadres de Lépante, voiles au vent, semblent quatre plats de cornets à la crème délicatement posés sur une mer d'amidon. Plus loin les autans soufflent d'un tel courage qu'ils ont renversé Neptune trident et jambes en l'air. Ces galères, dressées sur deux rangs jusqu'au ciel, se bombardent à bout portant sans qu'une vergue en soit dérangée. Voici les Turcs captifs ramenés à Messine par leurs vainqueurs espagnols ; plus de panaches que n'en pourraient fournir les selleries de la Reine, et des averses torrentielles, si bien que les ondes mêmes, dit la légende, sont effrayées d'un tel triomphe, et que :

El aire otro mar nuevo parecia  
Con las nubas que mares derramaban !

En attendant, nos cataractes vont leur train. Versées par les gargouilles, elles rejaillissent sur le pavé, s'élargissent en nappes, s'arrondissent en mares, un déluge ; habituel, paraît-il, car sitôt qu'une ruelle transforme la cascade en ruisseau, quelque pont volant posé sur roulettes assure le passage des promeneurs.

Salles et cours, cloîtres et corridors sont derrière nous. L'église nous a ouvert ses portes de bronze.

Ici, tout à coup, la pensée royale fait effraction vers les cieux ; elle s'agrandit, elle s'ennoblit ; elle a creusé la nef immense, elle y a campé des piliers qui sont des géants, elle a lancé dans les airs ce dôme que la foi semble y tenir

Les nuages répandaient une telle quantité d'eau, que l'air même semblait être une seconde mer.

suspendu. C'est elle qui a levé les murs prodigieux dont la nudité force la conscience de se replier sur soi. Elle a banni les ornements, ne souffrant que l'austérité du dessin. Le temple tout entier paraît taillé dans une montagne de granit ; il en a gardé le bleu sombre ; un jour rare lui arrive de haut. Et comme l'ensemble de l'Escorial par sa gaucherie massive, par sa mesquinerie sous la prétention, rappelait toutes les médiocrités du caractère de Philippe II, l'église en représente la seule face grandiose : le besoin de Dieu, l'aspiration vers le ciel. Ce dieu n'est pas celui de l'Évangile, je l'accorde ; ce ciel ressemble à l'enfer, je le veux ; quelque chose pourtant jaillit du sol à l'empyrée, cherche l'éternité, la subit peut-être, en a peur c'est possible, mais c'est de la foi ; et partout où vit la foi, l'âme fait sauter sa gangue et l'homme prend sa grandeur.

Je lui trouve, à cette église, sobre, dure, froide, plus farouche qu'une forteresse, je lui surprends d'étonnantes analogies avec le pays, avec le peuple, avec le temps qui la vit bâtir et qui conservait encore quelques-unes des majestés du règne de Charles-Quint.

Il me semble que Philippe II, vêtu de noir, pâle, son haut bonnet en tête, sans autre parure que la Toison d'or au cou, pareil au portrait que nous a légué Coello, s'avance rêveur, impénétrable : passions, haines et vengeances accroupies au fond d'un cœur dont jamais le sang ne vint colorer cette face blême. Sa cour le suit, taciturne comme le maître, exacte aux prières, doucereuse, bigote et débauchée. Et nul ne saurait apercevoir, tant est correcte la démarche, modeste la tenue, mesuré le pas, nul ne saurait discerner cette phalange des vices qui ferme le cortège, laissant après ces hommes-là une traînée de boue et un fleuve de sang.

Sur l'autel de la Capilla major se dresse le rétable, encadré de colonnes rougeâtres, avec des peintures attachées dans un ton sourd. Des statues de bronze, mains jointes et couvertes de manteaux traînants, se tiennent agenouillées des deux côtés : à droite, Charles-Quint et sa famille ; à gauche, Philippe II et les siens. Les siens ! il lui appartenaient, en effet, par le martyre encore plus que par la race. Sa paternité de tigre les a pieusement rangés derrière sa dévotion.

Sur la voûte, les fresques de Luca Giordano, fraîches comme au premier jour, mettent quelques rayons.

Nous avons traversé la sacristie où vient aboutir une galerie intérieure (ici tout est défilé), non sans nous arrêter devant l'œuvre de Ribera, un Christ dont la tête défaillante qu'a soulevée l'effort du pardon, bénit les meurtriers pour retomber après dans la suprême abdication de la mort. Nous avons considéré les miniatures étonnantes que brodaient les moines du bon temps sur leurs vêtements sacerdotaux. La palette la plus exquise n'offre pas des nuances mieux fondues, le pinceau le plus habile ne forme pas des traits si délicats. Ces soies, dont la ténuité rappelle quelque fil de la Vierge flottant le soir au gré d'un souffle, l'ennui des religieux les a durant des siècles promenées sur le satin et sur le brocart. Une aiguille aux mains d'un homme, de telles énergies condamnées à de telles puérités : le cœur en reste meurtri et la conscience indignée.

Mais nous voici devant le Panthéon. *Panthéon* est le nom vrai du Campo Santo royal. Le *Podridero*, que je vous indiquerai tout à l'heure, ne reçoit pas les têtes couronnées ; nul visiteur n'en franchit le seuil.

On descend au Panthéon par un escalier de marbre, pris entre deux parois de marbre, sous une voûte de marbre. Ni jour, ni fenêtres, ni ciel. Tout ce marbre, obscur, poli, éclairé par nos flambeaux, ruisselle en une lumière qui ressemble à des torrents. Le caveau, du sol au faite revêtu de marbre, taillé en rotonde, secret, silencieux, plus triste que la mort et plus dénué qu'elle sous son luxe sinistre, reçoit dans les panneaux de gauche les sarcophages des rois ; les *cénotaphes des reines* qui ont donné des héritiers au trône prennent place dans le panneau de droite ; les infants avec les souveraines sans postérité vont s'entasser au Podridero, dont la porte murée se dresse derrière nous en un sombre retour du couloir.

Quelques tombeaux vides attendent leur hôte : celui de Christine, au milieu des reines ; celui d'Isabelle parmi les rois ; cinq autres, destinés aux *monarques futurs*.

Le corps de Charles-Quint repose dans son lit funèbre, à gauche de l'autel ; au-dessous, Philippe II attend la résurrection. Hélas ! quand la figure de son fils don Carlos, enfouie aux profondeurs du Podridero, se lèvera toute pâle ; quand le sépulcre rendra son fils à ce père-là ; quand le cri suprême de l'infortuné : Je ne suis pas fou, mais vous me poussez au désespoir ! retentira sous ces voûtes muettes ; que se passera-t-il au fond de cette conscience tortue, soudain redressée par l'éclat des saintetés de Dieu !

L'impression est solennelle, vous pouvez m'en croire. On n'effleure point du regard ce couvercle abattu sur la poussière qui fut Charles-Quint, sans qu'une émotion fasse tressaillir le cœur ; on ne considère pas cette dernière demeure de Philippe II, étroite et qui garde le silence, sans que la pensée du jugement définitif y rencontre une plus terrible signification.

Quoi qu'il en soit, la porte scellée dans l'ombre, ce Po-dridero où gisent les restes de don Carlos; où la reine Isabelle, la douce fiancée que destinait au prince sa jeunesse, que Philippe II lui ravit, fut déposée dans sa fleur et dans le mystère de ses souffrances; ce mur fruste en dit bien plus; et ce qu'on n'aperçoit point saisit mieux que ce qu'on voit.

Philippe IV, un mélancolique, fit en 1654 ouvrir les cercueils. Son règne, en dépit d'Olivarès, premier ministre et roi de fait, était triste; le monarque avait perdu la Hollande; les jours glorieux où Spinola recevait d'une si courtoise façon le vaincu de Breda s'étaient effacés. Je crois que Philippe IV venait demander à la contemplation de ce néant que nous sommes quelque soulagement pour son ennui. On descella sous ses yeux le sarcophage de son aïeul. Charles-Quint, toujours empereur et toujours digne, parut étendu sur la couche froide, *sain et bien conservé*. Philippe IV fut-il consolé de l'amoindrissement de son empire; l'histoire ne le dit pas.

Plus tard, Charles II, le triste fils de Philippe IV, pâle rejeton qui devait voir finir la race des rois autrichiens d'Espagne, grand chasseur et grand solitaire, malingre, hanté du diable, exorcisé par les moines, et qui ne s'en portait pas mieux; une âme débile logée dans un corps infirme, sous une face étrange (voyez le menton démesuré du portrait); Charles II vint à son tour interroger les tombeaux. Il fallait à ces royaux ennuyés l'émotion du bûcher ou le mystère des sépulcres. Ils n'étaient à l'aise, et pour ainsi dire familiers, qu'avec la mort. Elle seule avait le pouvoir de les divertir.

Charles II fit donc ouvrir le sarcophage de sa mère, et respectueusement lui baisa les mains. Puis on souleva la

pierre qui recouvrait Marie-Louise, la fille d'Henriette de France, la sœur de Charles I<sup>er</sup> d'Angleterre, première femme et bien-aimée du monarque espagnol. Alors lui, pâmé sur le cercueil : *Mi reyna ! mi reyna !* murmurait-il ; et dans ce gémississement qu'exhale un pauvre cœur à bout de vie, à bout de larmes, je reconnais le petit-fils de Jeanne la Folle et je retrouve un lambeau de fibre humaine. Ce sanglot m'a fait du bien, il a délivré mon âme qu'étouffait tout ce marbre et que glaçaient toutes ces rigidités.

Revenons à la lumière. L'escalier d'honneur, au centre du palais, monte par des marches de granit, taillées d'un seul bloc, vers les fresques de Luca Giordano. Toujours Philippe II, toujours Charles-Quint ; le roi, vêtu d'un manteau noir, reçoit les hommages de ses courtisans ; l'Empereur à cheval passe en revue ses armées.

D'énormes perspectives d'arceaux ténébreux et de chapelles latérales nous ont conduits au chœur supérieur.

Là des livres de messes monumentaux, enrichis d'enluminures dans toute la grâce de leurs séraphins aux ailes d'azur, dans tout le caprice de leurs fleurs et de leurs oiseaux du paradis, posent sur de gigantesques lutrins. Les stalles laissent reluire sous un jour plus clair la finesse de leurs ciselures ; devant chaque placet, quelque morceau de liège étalé sur les dalles protège les chanoines contre la froidure du pavé. Les orgues à perte de vue dressent leurs jets qui font penser aux trompettes des anges, lorsque retentira le cri qu'entendront les morts.

Dans un angle obscur, à gauche, cette stalle dont les accoudoirs sont usés, abrita quatorze ans Philippe II. Pendant quatorze années, longeant le couloir qui menait de ses appartements au chœur, faisant glisser cette porte soi-



gneusement dissimulée, le monarque vint s'asseoir ici, dévot et méditatif. Il y roula ses pensées; il y apprit la victoire de Lépante, que lui gâta le triomphe de son frère don Juan; il y prépara ses auto-da-fé dont nulle rivalité jalouse n'altéra jamais la saveur.

Un Christ de Benvenuto, statue du plus pur carrare, offerte par Cosme de Médicis, et que Philippe II fit transporter sur dos d'homme de Barcelone à l'Escorial, se dérobe dans les ombres de ce réduit écarté. Gémissante, douloureuse, les bigotes atrocités de son disciple royal ont fait fléchir cette tête, semble-t-il, et mis une confusion de plus sur ce front navré. Voulez-vous en sonder la tristesse, voulez-vous comprendre le fait de nos méchancetés, voulez-vous saisir l'amour plus fort que nos vices, et l'appel de la charité plus opiniâtre que la mort; enfoncez-vous dans les obscurités de cette retraite, contemplez le profil éclairé des rouges lueurs du flambeau; les lèvres de marbre s'ouvriront alors et vous entendrez les mots divins : Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.

Vous promènerai-je à travers les bibliothèques? La première, qui aligne ses livres à l'étage supérieur, magnifiquement ornée, renferme quelques bons portraits de Pantoja. Ici, comme partout, au surplus, on a pris les chefs-d'œuvre pour en doter le musée de Madrid. Les volumes, par le fait d'une disposition bizarre, se présentent de tranche et non de dos; un numéro d'ordre aide à les reconnaître. La richesse des boiseries ne manque point, ni les métaux précieux.

Délaissée et lamentable, la bibliothèque du rez-de-chaussée, nue et qui sent le moisi, contient des trésors. Six mille manuscrits du Koran y sont enfouis sous la poussière.

Ne vous étonnez point dès lors qu'une excommunication papale, gravée au chambranle de la porte, foudroie sans pitié les voleurs. Elle fait involontairement penser à cette parole de l'Évangile : Ayant enlevé la clef de la science, vous-mêmes n'êtes point entrés, et vous avez empêché ceux qui entraient.

Faut-il vous montrer les appartements royaux ! Ceux des temps modernes sont jolis, coquets même ; on y trouve des Goya frais et vifs. Les plaisirs de la villégiature : jeux et ris sur les bords d'un Mançanarès idéal où l'eau coule à flots, promenades sous des bosquets verdoyants, corridas de toros, manolas agaçantes, torrèadors vainqueurs, égayent les parois. Des incrustations d'acier et d'or garnissent les serrures damasquinées ; les lambris se composent de bois précieux ; beaucoup de simplicité jointe à l'élégance d'un luxe intelligent font de cette aile du palais un séjour enchanteur.

Les salles occupées par Philippe II se débrouillent mal au milieu du chaos que chaque siècle remanie à son gré. Ces appartements ont-ils reçu quelque destination nouvelle, les règnes postérieurs en ont-ils détruit le caractère ? je ne sais.

Toutefois un vestige reste, bien authentique : la cellule où Philippe II vécut et mourut.

La voici, au ras du parvis, contiguë à la nef. Le lit s'enfonçait dans cette alcôve ténébreuse ; un volet s'ouvrait sur le grand autel, de manière à ce que Philippe II pût y voir célébrer les offices. L'alcôve prend jour sur le cabinet de travail, le cabinet reçoit la lumière du corridor voûté : une caverne.

Elle est demeurée telle que la parcourut, pour la dernière fois, le suprême regard du moribond. Un casier, le

même, étage ses tiroirs contre le mur <sup>1</sup>. Deux tabourets en cuir, l'un, celui de Charles-Quint, l'autre, celui d'Antonio Perez, ce favori de Philippe II, traqué comme une bête fauve dès qu'il eut cessé de plaire, scélérat que les crimes de son maître ont en quelque sorte innocenté, gibier de potence si résolu de vivre et qui vécut, dépenaillés tous deux, se regardent l'un l'autre. La chaise pliante où Philippe II vieillit posait sa jambe goutteuse, ce siège dont le velours éraillé conserve l'empreinte du poids royal et podagre, achève tout le mobilier du réduit.

Contre les parois on voit quelques toiles : les *Sept péchés capitaux*, le *Martyre de saint Laurent*, une *Ascension*.

C'est donc ici, au fond de son antre obscur et froid, que souffrant, usé, déçu de la vie, épouvanté du trépas, cet homme essayait, à force de macérations (et ce logis misérable en était une), de conjurer les colères de Dieu.

Il y devint de plus en plus sombre. La solitude avec une âme pareille à la sienne, les ténèbres avec des souvenirs comme il en avait, expliquent sa tristesse et donnent le mot de son silence. Il ne riait point. Jadis, en apprenant le massacre de la Saint-Barthélemy, une explosion de gaieté franche avait secoué son impassible visage ; ce fut la dernière ; ce rire-là termina ses joyusetés.

Il était fort travailleur, ne confiant à nul autre qu'à soi-même le soin des affaires. Il se levait tôt, se couchait tard, et vers la fin ne prenait guère de loisir que pour entremêler son labeur de pratiques dévotieuses. Elles ne l'empêchèrent point d'avoir grand'peur lorsque approcha

<sup>1</sup> Peut-être renferme-t-il la réclamation de cet ambassadeur de France, qui suppliait Philippe II de libérer deux Français retenus dans les cachots de l'Inquisition : « C'est bien, répondit le monarque, j'y pourvoirai. » Avant la fin de la semaine ils étaient brûlés vifs.

la mort. Il sentit d'étranges frissons ; des doutes singuliers le prirent ; il se fit, sur tel ou tel de ses actes, des questions que jamais ne lui avaient posées ni sa politique ni sa religion. Son salut commença de vaciller ; les fortes bases qu'il lui avait données, tant d'aumônes, tant de fondations, la chair fumante des hérétiques, le cachot de son fils, muré par la sollicitude paternelle encore plus que par les prévisions royales, tout s'ébranla. Il ne savait où s'appuyer ; plus le dernier jour s'avoisinait, mieux sa main le repoussait. Pourtant elle vint, l'heure, et fut terrible. Les yeux éteints du monarque cherchaient l'autel, son regard y demeura cramponné.

Puisse un suprême soupir poussé du fond de ce cœur pervers, puisse un dernier cri arraché par l'horreur d'une telle vie avoir franchi l'abîme et rencontré Jésus!

7 mai 186...

Mai ! je regarde cette date, elle confond mon esprit.

Pensiez-vous qu'il y eût un mois de mai à l'Escorial, et qu'on y entendît chanter les rossignols ?

Ils chantent pourtant. Mon ami, c'est ici l'une de ces paisibles journées où l'âme, pénétrée du bonheur de vivre et de la douceur d'aimer, glorifie Dieu par toutes les puissances qui s'émeuvent en elle ?

La terrasse de l'Escorial, portée sur d'épais contre-forts, plantée de buis (c'est la seule fleur que j'y ai vue), laisse courir à ses pieds des prés verts comme Dieu les a faits. Le Guadarrama, bien dégagé des brumes, noir et taché de

neige, découpe dans le ciel ses sommets ni très-élevés ni très-imposants, mais quoi ! c'est la montagne ; le vent qui descend des cimes a caressé les plantes agrestes, on en respire la senteur. En face du lourd monastère, en présence des souvenirs non moins pesants, il semble qu'une énergie nouvelle naisse au cœur ; on ressaisit par toutes les facultés le droit de vivre, le droit de sentir, le droit de penser, le droit de marcher au travers des campagnes, le droit d'être libre en un mot, et c'est tout.

Ces pâles verdurees qui témoignent d'une région plus élevée mettent leur trait mélancolique au tableau ; les taillis mal réchauffés s'habillent à peine d'une teinte glauque ; il n'y a guère que l'herbe qui ait pris tout l'éclat de sa fraîcheur ; et cependant on sent passer les haleines printanières. Au bas de la pente, des sources que chacun de nos pas voit sourdre promènent çà et là leurs filets d'eau claire qui glissent sur les cailloux.

Le site est abandonné, on sent l'espace inculte devant soi ; les chênes y viennent en un bas fourré dont les pousses incarnates s'argentent de duvet<sup>1</sup> ; les oiseaux y sont maîtres ; le merle, qui va sautant sur les sentiers où nos pieds froissent les feuilles sèches de l'hiver, jette ses notes plus limpides que les gouttelettes des fontaines. Sa chanson parle d'avril, elle parle du bon soleil, elle parle des ramées qu'émeut la séve. Le rossignol, caché dans les gaulis où s'épaissira bientôt le rideau des verdurees nouvelles, lance ses tenues puissantes ; il emplit la solitude des jets de sa voix, il l'émerveille de ses cadences, de ses soupirs qui s'enflent, s'élargissent, puis meurent ; un silence s'est fait, et sous d'autres couverts mieux perdus

<sup>1</sup> C'est le chêne *Tauzin*.

d'autres notes, d'autres explosions d'amour, d'autres fusions d'harmonie lui répondent.

Qu'elle a de grâce la floraison, rare et toute charmée des tiédeurs printanières ! De petites jacinthes bleues dressent leurs clochettes le long du ruisseau, des narcisses croissent aux lieux humides, les cistes n'ont pas commencé de fleurir, mais leurs rameaux qui se gonflent exhalent de balsamiques parfums. Toutes sortes de bestioles essayent dans l'air leur bourdonnement et leurs ailes ; on respire la vie, on sent battre en soi les palpitations de la création qui s'éveille tandis que là-bas, derrière nous, l'Escorial, la prison de granit, sort du plan égal où la laissait le ressaut que nous venons de franchir. Elle s'étaye sur ses grosses assises ; les dômes s'enlèvent, les clochers se hérissent, le massif entier se sépare des sombres bases du Guadarrama, il domine la scène, qu'il n'écrase plus. Ce règne lourd, absolu, demeure toujours présent ; mais les brises qui courent dans leur indépendance, mais toute cette campagne agreste qui ne demande à personne la permission de pousser, de fleurir et de sentir bon ; les cieux ouverts, la neige sur les crêtes, les espaces déroulés sans mesure, cette expansion du règne de Dieu met sa liberté jusque dans le domaine du despote. C'est ce qui fait le charme ; c'est peut-être cela que venait chercher Philippe II. C'était d'échapper à sa propre tyrannie, c'était de rencontrer quelque chose dont il ne fût point le maître, c'était la grande indomptée, la sauvage, la farouche, la nature, dans sa souveraineté qui se moque des rois.

Maintenant nous avons quitté les prairies. Un sentier mal défini, qu'on perd et qu'on retrouve tour à tour, s'élève lentement sous le taillis des chênes. Les feuilles

encore tendres, rouges et glacées de ce blanc duvet dont je parlais naguères, semblent des pétales à moitié prisonniers dans leur bouton cotonneux. Les granits parsèment le bois, des bruyères ont foisonné tout autour, les genêts qui attendent quelques soleils pour s'épanouir, mettent leur verdure solide à côté de ces tons indécis. Le site s'est fait de plus en plus austère. On grimpe toujours; les roches se multiplient, elles posent en désordre sur le dernier sommet. Quand on l'a gravi, un bloc paraît tout à coup, dressé debout, au faite, comme s'il eût roulé de la main de quelque Titan, alors que ces fils de Saturne escaladaient les cieux. C'est la *Silla del Rey*; de fortes entailles y ont marqué la place royale.

Philippe II, au retour de ses chasses emportées à travers les forêts, venait s'asseoir ici. Il y restait seul, et rêvait. Plus de végétation; les quartiers de pierre jetés autour du siège laissent à peine verdier l'herbe ou pousser un arbrisseau. Le monarque regardait devant soi cette autre masse granitique, son Escorial, terne, rigide, sans beauté, formidable, oppressif, et son œil bleuâtre s'y complaisait. Les heures l'une après l'autre passaient sur ce front qui demeurait fermé; quelque lézard, comme aujourd'hui, enhardi du silence, étalait au soleil les reflets de sa robe dorée, levait la tête, écoutait, songeait lui aussi, puis au moindre mouvement du royal solitaire, il disparaissait dans ses cachettes. D'autres créatures, des courtisans, là-bas en faisaient tout de même. Et les aromes montaient de la terre amollie, et les pousses avaient les mêmes teintes purpurines, et les rossignols se répondaient, et le merle s'en allait picorant au gré de son humeur; il y avait des bestioles heureuses, les fleurs s'ouvraient, les ruisseaux glissaient sur l'herbe, et Dieu regardait les hommes avec amour.

Ces taches sanglantes au milieu de nos paradis terrestres, il ne m'en faut pas plus, voyez-vous, pour tendre mes deux bras vers les cieux. Toute mon âme effarouchée cherche où prendre son vol. Jamais la théologie ne m'en apprit autant sur notre péché, sur les désordres qu'il apporta, sur les tortures qui le suivirent, sur la malédiction et sur le châtement, que ne m'en dit cette pierre-là, cette figure-là, immobile et muette au milieu des bourgeons naissants, parmi les chansons des oiseaux, sous la tiédeur des haleines toutes chargées de parfums.

Un trait a gravé l'impression : ce scorpion qu'on trouve dès qu'on lève les cailloux ; figé, sans mouvement, aplati contre le sol, et sitôt qu'il aperçoit la lumière il se réveille, se ramasse, et dresse son dard.

Au surplus, la sévérité des aspects ne vient pas tout entière de l'Escorial. Nous sommes au nord. Les végétations tropicales, les flots rieurs de la mer, les populations aux traits africains, aux capas écarlates, aux vêtements plus éblouissants que les sables du Sahara, cette magie d'un sol brûlant s'est effacée ; le septentrion étend jusqu'ici ses rigueurs. Le ciel garde bien l'azur, mais il a perdu la lumière. Les prunelles de ces gens-ci restent noires, leurs dents étincelantes, leurs gestes nobles, leurs têtes altières ; mais le type, en s'éloignant du caractère arabe, s'est rapproché du nôtre. Les clartés ont quitté ces visages ; il y fait sombre, j'allais dire qu'il y fait soucieux, comme chez nous. Des vestes brunes ont remplacé l'écharpe vermeille ; le manteau, la culotte qui s'arrête au genou, revêtent les teintes moroses de la suie ; et si l'alpargata chausse toujours le pied nu, pas une franche couleur ne vient rire, ni sur les habits des hommes, ni sur le jupon



des femmes. La guitare sonne encore, il est vrai; je l'entends sous mes fenêtres et des voix l'accompagnent; mais la mélodie orientale, fantasque, et qui ne ressemblait à rien, bondissant comme la gazelle à travers les déserts coupée, interrompue, et qui jetait aux vastitudes ses modulations, avec ses dissonances, avec ses soupirs lentement exhalés, tout a disparu. Ce jeune garçon assis sur une borne, contre la muraille, en face de moi; ce muchacho qui depuis deux heures frappe les cordes ou les pince de l'ongle, contemplant l'autre mur, de l'autre côté de la rue, lance bien sa voix avec une candeur inusitée; mais déjà la mélodie qui retourne aux mêmes notes a pris un caractère mieux suivi; on en saisit le dessin, elle n'a plus de mystère; l'autre échappait comme l'oiseau voyageur, comme l'ombre que jette le nuage, comme le vent quand il fuit et que nul ne sait où il est allé.

Pourtant je leur trouve de la grâce, à ces jeunes filles qui viennent l'une après l'autre se grouper autour de la mandoline. Elles chantent; on en voit arriver de plus petites, de plus grandes aussi. Les castagnettes s'en mêlent; un trille strident, un roulement continu, des intervalles durant lesquels la guitare va seule, puis la castagnette reprend.

Après qu'on a longtemps redit les couplets, il y en a bien cinquante, on les danse; là, sur la place, sans autre façon. Depuis les fillettes de quatre ans jusqu'aux mères qui regardent, toutes s'y mettent. Un mouvement vague balance le corps, les pieds bougent à peine, la hanche ondoie avec lenteur, les mains qui font sonner les castagnettes tracent au hasard quelques orbes languissants; la tête suit les oscillations, elle obéit à la mélodie, songeuse, distraite; une danse chaste et grave qui s'épanouit sur le sol comme la fleur dans les prés.

Nous voilà parmi ces filles charmantes. Nous examinons les castagnettes, nous nous faisons montrer comment on les attache, comment on les frappe, comment vont les doigts. Une des *mozas*<sup>1</sup>, l'œil noir plein d'étincelles, secoue ses crotales d'un geste vif et mutin ; c'est une raillerie, c'est presque un défi. Nous essayons gauchement, les fillettes de rire ; soudain nous sortons nos belles coquilles à la note puissante, nous les passons à nos doigts ; nous jetons à notre tour tantôt le cliquetis éblouissant, tantôt le coup sec, puis le frisson, puis le murmure discret ; la guitare enivrée nous accompagne ; jeunes filles, enfants, les mères et les garçons, tous frappent des mains ; nos castagnettes tiennent le haut du pavé, on n'entend plus qu'elles ; une paysanne, deux, trois se détachent du groupe, elles veulent danser avec nous, absolument, c'est leur idée, on ne les en fera pas démordre ; les pas vont comme ceci, les bras comme cela, nous avons beau nous en défendre, et jeter le trille des castagnettes à tout venant ; mon ami, je ne sais trop ce qui serait arrivé si une bonne averse tombant droit du ciel n'avait remis chacun chez soi.

8 mai 186...

En avant, mules, carrioles, tout le train espagnol, et franchissons la Sierra de Guadarrama. Les messieurs se logent dans la *delantera*, les dames s'empilent dans l'intérieur, notre brave David à côté du mayoral, le zagal en l'air, sur

<sup>1</sup> Jeune fille.

terre, un peu partout, et jamais carcasse de voiture n'emporta tant de joie.

J'aime les passages de montagne, ils me relèvent le cœur. La sève y prend des jets plus vigoureux, le sol qui se fait plus âpre y parle mieux de victoire, les cieux plus rapprochés ont un plus vif azur, les plaines en s'abaissant revêtent une majesté qu'on ne leur connaissait pas, les horizons qui reculent emmènent la pensée en de lointains parages ; il semble qu'arrivé sur la cime on étende ses ailes ; Dieu les a données et l'homme est roi des airs comme il est roi de la création.

Et puis ce plaisir de nous sentir en Espagne m'est chaque matin plus cher. Elle ne nous a pas tout dit, la mystérieuse Ibérie, les nobles curiosités ne sont pas toutes satisfaites, quelque secret de beauté toujours nous fait signe. Ainsi, par monts et par vaux, laissant sur notre gauche le chemin de fer et ses œuvres, nous allons chercher Ségovie.

Les racines de la Sierra disparaissent sous les chênes verts au ton dur, sous les chênes cramoisis au velours argenté, des lavandes camphrées groupent çà et là leurs épis d'un violet vif ; quelque labrador, à califourchon sur son âne, laisse tomber jusqu'à terre les plis du manteau, qui donne à la bête modeste l'apparence d'un destrier de combat revêtu de sa fière carapace ; derrière nous montent les attelages de bœufs, la tête rabattue sous le joug, l'œil triste et pensif ; les ruisseaux gonflés passent à côté des ponts ; quand on les a guésés, on retrouve le chemin, et nos mules y courent gaiement au carillon de leurs clochettes.

J'aurais pour tout un jour à regarder cette montagne, avec ses belles teintes bleu noir. Des repoussoirs d'encre, des lumières venues je ne sais d'où ; cette plaine étendue à d'inouïes profondeurs, les ombres qu'y promènent



les nuées, les pâles clartés que lui jette le soleil encore trempé des averses de la nuit, c'est un tableau de maître cela, et l'on dirait quelque Poussin restitué au jour dans sa fraîcheur première.

Mais les roches ont commencé de hérissier le sol, qui se fait aride; les grands bois entremêlés de blocs granitiques maculent par place le flanc de la Sierra; à mesure que nous montons, les perspectives se sont dilatées; l'Escorial ne semble plus là-bas qu'une guérite blanche plantée en vedette et qui commande le plateau. Nous avons atteint les brouillards, ils font traîner sur nous leur voile humide. La végétation recule du côté des mois d'hiver; les violettes, emprisonnées sous des feuilles sèches, montrent leur tête odorante et mignonne: c'est la fleur de Mars; les pins dressent leurs girandoles de cire toutes chargées de pollen: c'est la fleur d'avril. Soudain le soleil, qui jaillit au travers des brumes, envoie à la plaine ses gerbes de rayons; alors elle verdit, elle s'allume des feux de l'émeraude, c'est un effet magique; et la route continue de grimper, les mules de secouer leurs grelots, le zagal de pousser des cris sauvages, et la gloire de Dieu de remplir notre cœur.

Des traces neigeuses ont relui sous la forêt. Bientôt des plaques, puis des nappes jettent leur linceul à la puissante ossature du mont. Mes amis, vous souvient-il des palmiers!

C'est égal, elle a son éclat immaculé notre neige, plus étincelante que l'écume des mers. Ferme et toute semée de diamants, elle résiste au pas; son souffle pur, son souffle vierge a réveillé nos ardeurs. A pied! gravissons, c'est presque le glacier; voyez comme les ruisseaux qui courent sur cette blancheur s'y sont creusé des grottes où pendent les stalactites! Nous approchons du col, *el Puerto de Nava*